

FEUILLETON du CANADA

UNE Histoire Vraie!

PREMIERE PARTIE

— Quel mauvais agent de police tu feras ! Il y a une demi-heure que je suis là et tu ne m'as pas encore reconnu. — René ! —

— Oui, tu te demandes ce que je fais ici ? Tu le sauras dans un instant. Hétons-nous de dresser les lits des voyageurs : heureusement il n'y a que trois. Alors nous pourrions causer.

Monfranchet croyait rêver. Pourquoi retrouvait-il René sous l'habitacle d'un conducteur ? Les deux amis acheveront rapidement leur besogne. Puis ils iront s'enfermer dans une cabine demeurée libre.

— Imagine-toi, mon bon Roland, que je ne sais que depuis une semaine ce que tu es devenu. Après t'avoir quitté, le jour de notre rencontre, je suis allé chez papa pour me réconcilier avec lui. Parole donnée, parole tenue. Je lui ai tout dit, à papa. Tes succès au collège, ton existence simple et laborieuse, malgré la grosse fortune qui te semblait promise, ta conduite si désintéressée et si noble, après la catastrophe. Ensuite, j'ai raconté ta lutte obstinée et comment tu n'arrivais pas à conquérir une position digne de toi. J'ai même avoué à papa qu'en te prêtant de l'argent et en mettant mes bijoux au clo, je croyais tout simplement remplir un devoir d'ami. Le maître de mes destinées ne me parut pas trop mécontent, et me permit de te caser quelque part. Le surlendemain, comme je l'interrogeais timidement, il me répondit d'un air bonasse : — Réserve-toi. J'ai donné un emploi de trois mille francs à M. Montfranchet, dans les chemins de fer du Nord de l'Espagne. Il est parti hier soir pour Burgos. Hein ! un bon farceur, papa !

Roland souriait. Il prit la main de son ami et la serrait avec affection : — Mon bon René, je me doutais bien de l'aventure.

— Monsieur mon père a tenté de m'humilier en ta personne. Pas plus la vérité que ça ! Quand j'ai su la malin, j'ai voulu aller faire une scène à papa. Puis j'ai mieux aimé ruser. Et toi, un peu ma bonne chance ! Hier, j'ai trouvé pour toi une accablante superbe. Une Mme Readish s'est présentée à mon bureau, en demandant si nous connaissions un jeune homme instruit, bien élevé, et parlant plusieurs langues. Tout de suite j'ai pensé à toi. J'ai entamé ton éloge, comme cette Mme Readish a des allures assez romanesques. J'ai laissé entendre qu'un mystère planait sur ta vie. Bref, elle desire te voir. A res demain tu nous serons de retour à Paris. Mme Readish t'attendra chez elle, à l'hôtel Bristol, entre deux heures et trois heures de l'après-midi. Tu auras donc le temps de te reposer avant de lui rendre visite.

Roland fut profondément touché de cette amitié vigilante et toujours active.

— Tu es le meilleur des camarades, répliqua-t-il d'une voix émue, mais il m'est impossible d'accepter.

— Pourquoi ? — Pour deux raisons, Mme Readish ne me gardera que pendant quelques mois, si bien qu'un beau jour je serai encore sans place, et.....

— Ici je l'arrête ! Avant que tu n'aies plus, je veux réfuter cette première objection. La position que je t'offre est très lucrative ; mes conditions n'ont pas été refusées. Tu seras défrayé de tout et l'on te paiera des appointements de mille francs par mois. Six mois de travail assurés et trois soldes d'avance, avant le départ.

— Je partirai donc ? — Oui, tu sauras cela tout à l'heure. Je veux d'abord connaître ta seconde objection.

— Voici : en consentant à devenir conducteur chef d'un wagon-lit, je prenais un emploi inférieur mais honorable. En me mettant aux gages de la femme dont tu parles, je ne suis qu'une espèce de valet de chambre.

— Nullement, tu seras traité comme un homme du monde. Mme Readish emmène avec elle un courrier à tes ordres autant qu'à ceux de ses maîtres.

— Que répondra ? Roland se tut. — Te voilà donc convaincu ? Ce n'est pas malheureux, s'écria René avec triomphe. Maintenant avant que je ne t'explique que celle-ci est cette Mme Readish et les services qu'elle attend de toi, il faut

que je te raconte comment, je me trouve ici, sous ce déguisement. Il était nécessaire que je pusse causer avec toi. J'ai sollicité de papa trois jours de congé pour aller à Lyon chez ma tante Eugénie. Et tu sais, la tante Eugénie est sacrée pour papa ! Pen-dons ! Une bonne femme de soixante-douze ans dont je suis le seul héritier ! Le congé obtenu, j'ai mandé à mon bureau le conducteur qui voyage avec toi ; je lui ai gravement annoncé que la Compagnie lui accordait quarante-huit heures de repos et une gratification d'un louis. Le pauvre diable n'en revenait pas, tant l'aubaine lui semblait inespérée. La chose arrêtée, je suis arrivé à la gare de l'Est, j'ai endossé l'uniforme du conducteur et me voilà !

Les deux amis éclatèrent de rire. Roland s'égarait du moyen imaginé par René pour avoir une entrevue avec lui.

— Maintenant, mon cher ami, apprends-moi quelle est cette personne qui cherche un intérêt ; qu'aurai-je à faire auprès d'elle ?

Les explications de René furent très nettes. D'origine russe, Mrs Readish avait épousé en premières noces un Américain très riche qui la laissait veuve avec une fille, après quatre ans de mariage. D'aucuns la couponnaient de ne pas s'ennuyer dans l'existence et de courir les aventures. Après un bref veuvage, elle s'unissait à un autre Américain, M. Readish. Ce lui-ci, non moins galant que son prédécesseur, se hâta de mourir à son tour, et la jeune femme se retrouvait libre de nouveau à trente-trois ans. De son premier mari, elle avait hérité d'une, très grosse fortune, facile à réaliser promptement. Le second possédait, au contraire, d'immenses propriétés territoriales dans le Far-West des Etats-Unis, et un comptoir de banque en Indochine, au milieu des colonies allemandes d'Amoy et le Tien-Tsin. Forcée de liquider pour n'être pas volée par ses intendants Mrs Readish se décidait à entreprendre ce pénible voyage. Elle avait donc besoin d'un homme jeune, instruit et actif qui parlât l'allemand et l'anglais. Pendant cette absence de dix mois, Roland toucherait au moins dix mille francs. N'ayant rien à dépenser pour lui, il rapporterait une grosse partie de cette somme. Cela ne valait-il pas mieux que de recommencer chaque soir une perpétuelle navette entre Paris et Bâle, entre Bâle et Paris ?

— Maintenant tu sais tout, acheva René. Ne te hâte pas de me répondre. Tu as le temps de prendre une décision avant après-demain. Si tu le permets, je vais m'étendre sur ces cousins et dormir ; je tombe de sommeil.

A présent que René s'était expliqué, Roland hésitait moins. Pourquoi n'accepterait-il par l'offre de son ami ? Ce voyage le tentait, il éprouvait le besoin de lui de milieu misérable où il végétait. Les livres espères, l'inconnu, les surprises d'une expédition lointaine, souriaient à son imagination lassée, puis l'Amérique n'est-elle pas la suprême ressource des êtres qui ont tout perdu ? Le jeune homme se disait qu'il trouverait peut-être la-bas cette position enviable qu'il ne pouvait conquérir en France. Il se réjouissait donc à se séparer d'Alcée, à ne plus la voir, à vivre loin d'elle ? Hélas ! il songeait tristement que si Mrs Readish partait rapidement pour l'Amérique elle ne pourrait assister au mariage de sa jolie sœur. Au moins lui donnerait-elle les deux tiers des trois mille francs qu'il toucherait à titre d'avance. Qu'elle était cette femme, au-dessus de la quelle il vivrait pendant de longs mois ? Le récit de René rassurait la fierté toujours ombrageuse de Roland. Mais il se demandait si le caractère de l'inconnue s'accorderait avec elle, si dans cette intimité d'existence, qu'une traversée amène fatalement pas qui les mettraient l'un et l'autre dans une position fautive ? Roland refaisait bien les objections qu'il se présentait lui-même. On raisonne toujours dans le sens que l'on désire, et il désirait partir. Surtout il voulait s'arracher aux pensées qui l'obsédaient, à ces pensées qui séduisaient son cerveau et heurtaient sa conscience. Il songea toute la nuit au projet de René, et quand il réveilla son ami, une demi-heure avant Bâle, il dit en souriant :

— J'accepte.

— Bien ! Allons à l'hôtel, si tu veux. Quand tu m'as frappé sur l'épaule, je faisais un rêve délicieux que je ne serais pas fâché de reprendre.

— Cela me va d'autant mieux, que j'ai besoin de me reposer jusqu'à midi.

— Bravo ! Nous déjeunerons ensemble, dans un hôtel que je con-

naiss, sur le Rhin. Les écrivains y sont exquises !

En acceptant d'être conducteur en chef d'un wagon-lit, Roland se sentait profondément ulcéré. Son orgueil saignait ; et l'orgueil a souvent de ces puerilités naïves qu'ignore la vanité. Autrefois, désireux de ne pas être reconnu, il avait fait abattre sa barbe brune ; l'homme reste toujours un peu enfant par un côté de son caractère. Ce jour-là, avant de se présenter chez Mme Readish à l'hôtel Bristol, il coupa sa moustache. Il eut un sourire amer en contemplant dans la glace du coiffeur sa tête glabre comme celle d'un cabotin ou d'un laquais. Ses yeux bleus brillaient plus sombres et plus énigmatiques ; une large ride traversait son front, ses joues se creusaient, et une grimace nerveuse amincissait ses lèvres naguères souriantes. L'expression de sa physionomie devenait farouche. Son regard, inquiet, douloureux pendant les jours de lutte, s'était lentement durci. La beauté de Roland était aussi mâle que naguère ; mais sur cette figure hautain, on lisait une résolution concentrée et une âpreté aigüe.

Quand il fut introduit dans le salon où Mme Readish l'attendait Roland était bien décidé à reprendre son humble livrée, si l'étrangère se montrait désagréable ou impolie. Mais la manière dont elle l'accueillit l'étonna trop, pour qu'il ne fût pas ramené bien vite au sens de la réalité. Au fond de la pièce, sur une chaise longue s'étendait une jeune femme de trente à trente-cinq ans. Mme Readish avait été fort belle ; en dépit de son âge, son visage paraissait vieillir lorsqu'on l'examinait de près, car des rides fines et multipliées griffaient les tempes et le cou. Les yeux gris clair étaient vagues, ternes et sans couleur, seuls les cheveux blancs très épais et les dents blanches gardaient l'éclat de la jeunesse. Les mains élégantes accusaient la race.

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle d'une voix traînante lorsqu'elle entendit annoncer Roland. Excusez-moi si je ne me dérange pas pour vous recevoir... Je suis malade, si malade !

Le jeune homme répondit par un salut correct : il prit une chaise et s'assit tranquillement. Puis regardant Mme Readish en face, il attendit qu'elle l'interrogeât. Le coup d'oeil net et dur de Roland embarrassait la jeune femme. Elle regarda un peu d'une voix plaintive comme celle d'un enfant qui implore :

— Vous avez vu M. Salvette, monsieur ? Vous accentez, je l'espère conditions qu'il a lui-même fixées ?

— Oui, madame.

— Ah ! fort bien, j'en suis très aise. Vous m'avez plus tout desu, je ne vous le cache pas. Elle tira d'un étui rouge une seringue de Pravaz, posée sur la table à côté d'elle.

— Je suis obligée de me piquer à la morphine, tellement je souffre. Je suis malade si malade ! Lestement et avec adresse, elle se fit une injection sous-cutanée à la hauteur de l'épaule gauche. Presque aussitôt, sa tête tomba lourdement sur l'oreiller soyeux de la chaise longue.

Roland la contemplait fort étonné, se demandant s'il n'était pas en face d'une folle. Pendant une minute Mme R. adormi demeura immobile, les yeux fermés, enfouie en une prostration profonde. Puis tout à coup elle se réveilla, lentement, comme si elle sortait d'un sommeil paisible. Cette cri-ture à demi morte était soudain appelée à la vie. Elle se leva et rejetant ses cheveux en arrière d'un geste coquet elle s'assit sur la chaise longue.

— Quelle étrange chose ! dit-elle en souriant. Me voilà guérie. Nous allons pouvoir causer. M. Salvette m'a dit votre nom, mais je l'ai oublié. Seriez-vous assés aimable pour.....

— M. Roland Salvette.

— Ah ! merci.

Le jeune homme cachait avec peine sa stupefaction. Cette femme ranimée ne ressemblait en rien à celle qu'il étudiait quelques minutes plus tôt. Les yeux ternes devenaient presque éclatants et la figure molle presque énérgique. Mrs Readish prit une cigarette et frappa dans une boîte d'argent et frappa un timbre d'argent. Une femme de chambre parut.

— Nelly, du feu.

Mrs Readish dit ces trois mots d'une voix dure, avec ce ton sec de commandement qu'ont les Russes et les Anglais, en parlant à leurs serviteurs. Après avoir allumé la cigarette, elle s'accouda sur la table, et gracieusement :

Bryson, Graham & Cie. Plus Grands Détailliers MATERIELS A ROBES.

Nos affaires ont tellement augmenté et si rapidement ces temps derniers, a cause de nos bas prix, que nous sommes obligés de nous trouver plus de place pour certains de nos départements.

Soies a Robes Noires et de Couleurs, Etoffes a Robes Unies et de Fantaisie, Cashmères, Henriettas, Etc.

Ce grand mouvement de Matériaux a Robe sera court, prompt et décisif, et nous avons en conséquence préparé nos ames et

Coupe Beaucoup Nos Prix. MEUBLES ET TAPIS, Au-dessous des Prix Reguliers.

Bryson, Graham & Cie. 146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. 35 RUE O'CONNOR.

ISLAND HOME Stock Farm. Grosse Ile, Wayne Co., Mich. SAVAGE & FARROW, Proprietors.

Percheron Horses. All stock selected from the best of stock and from established reputation.

Parfums ESS. ORIZA SOLIDIFIES. Présentés sous forme de grains (20 OUBES DÉLICIEUSES). Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer.

JONG D'OR SOLIDE. 35c. pour un jong valant \$2.

Mrs. Wilson's MYSTIC PILLS.

Solution d'Antipyrine de TROUETTE. Contre Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Emphyseme, Goutte, Rhumatisme, Sciaticque et DOULEURS en général.

Avis aux Consommateurs. Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND. 207, rue St-Honoré, à PARIS.

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTE. La consommation comme le remède le plus sûr et efficace contre les MALADIES DE POITRINE.

THE GUTTA PERGHA & RUBBER MFG CO. OF TORONTO. BELTING, PACKING, CLOTHING, HOSE.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Arrivée et Depart des Malls.

Table with columns: MAILES, Fermeture, DÉPARTS. Lists arrival and departure times for various routes including OUEST-Toronto, Hamilton, London, Peterboro, etc.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des mails précédents.

M. GOUIN, Maître de Poste. Bureau de Poste d'Ottawa, Février, 1891.

LINIMENT GÉNEAU. 30 ANS DE SUCCÈS. Remède efficace pour les douleurs, rhumatismes, etc.